

## Lecture historique du site

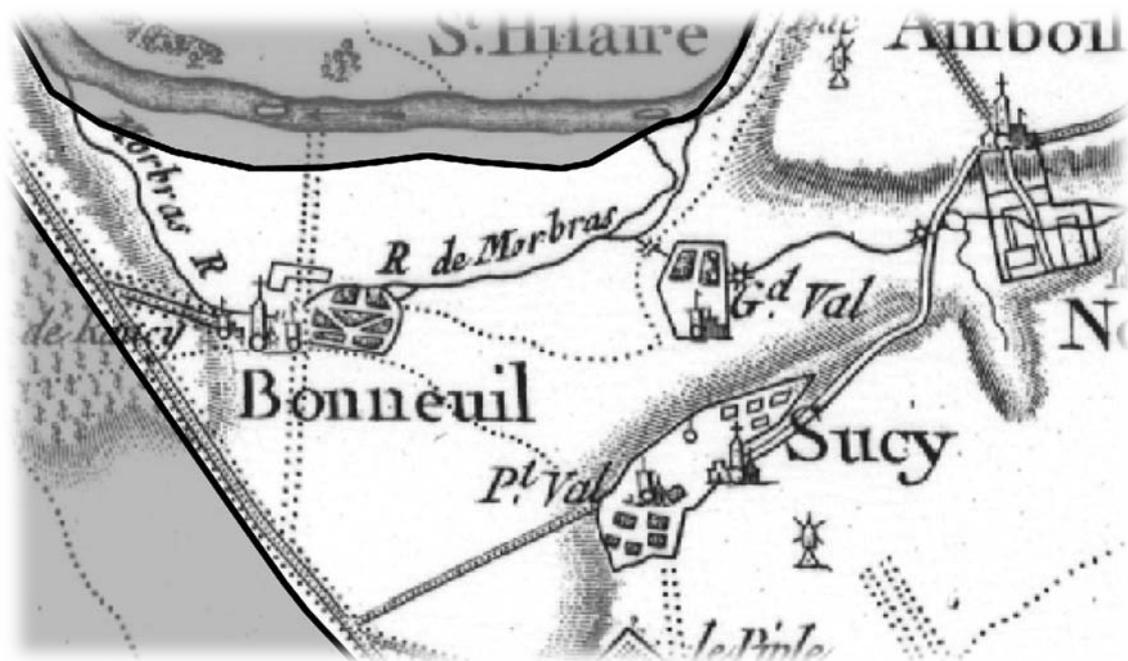
En chaque lieu du territoire existe une histoire. Cette histoire fait de la ville ce qu'elle est, elle lui donne ses accès, ses noms de voies, de quartiers, certains de ses bâtiments et la majorité de ses lieux remarquables. La ville ne s'est pourtant pas toujours souciée d'elle-même mais en des temps où les moyens de constructions étaient incommensurablement moins développés qu'aujourd'hui, la problématique de la destruction/conservation du patrimoine ne se posait pas de la même façon.

Il arrive aujourd'hui qu'un plan urbain balaye de la carte l'histoire d'un quartier ou d'une ville, formant dans le continuum de son histoire un hiatus que ses urbanistes à venir auront peut-être du mal à comprendre. C'est d'ailleurs précisément à travers cette notion de compréhension que Viollet-le-Duc – un des grands inventeurs du projet de restauration – pensait la notion de patrimoine.

Se soucier de l'histoire des lieux sur lesquels on se propose d'intervenir s'est également faire preuve d'humilité à l'endroit de tous ceux qui, par le passé, ont pensé aux dispositions les plus adaptées à leur épanouissement et celui de leur cité.

En comparant les cartes anciennes de la région on peut découvrir certains lieux de la ville contemporaine où le passé a laissé son empreinte. Trois époques sont ici représentées : Le XVIII<sup>e</sup> (carte de Cassini levée entre 1749 et 1757), le XIX<sup>e</sup> (carte d'Etat-Major levée entre 1818 et 1824) et l'époque actuelle (image satellite).

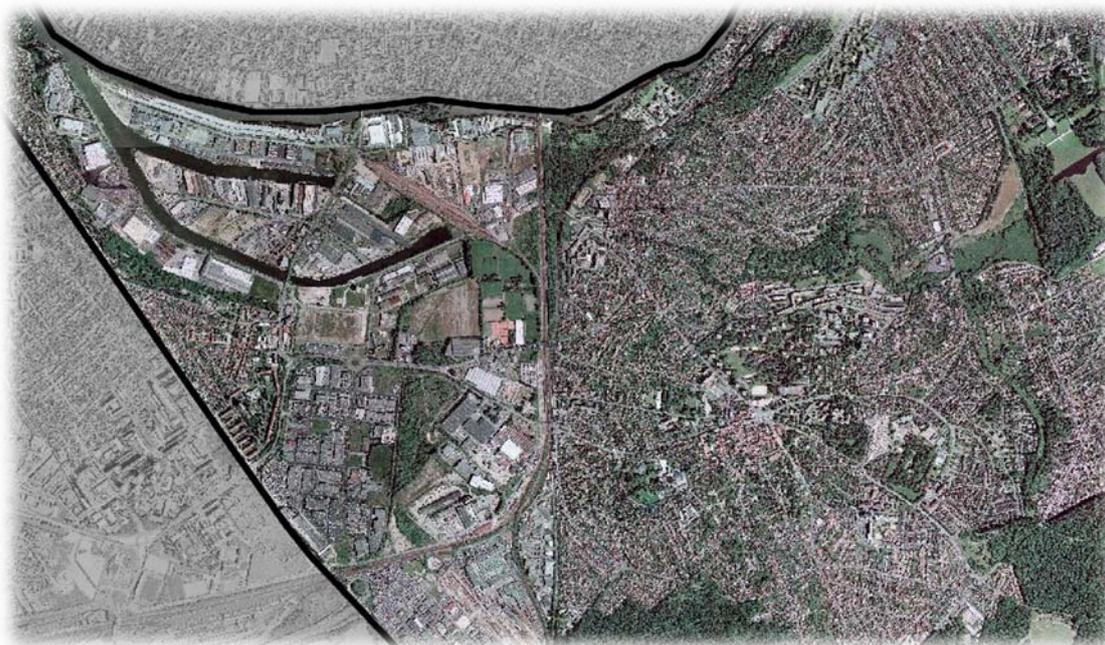
### Cadrage A : ouest



Cadrage ouest XVIII<sup>e</sup>



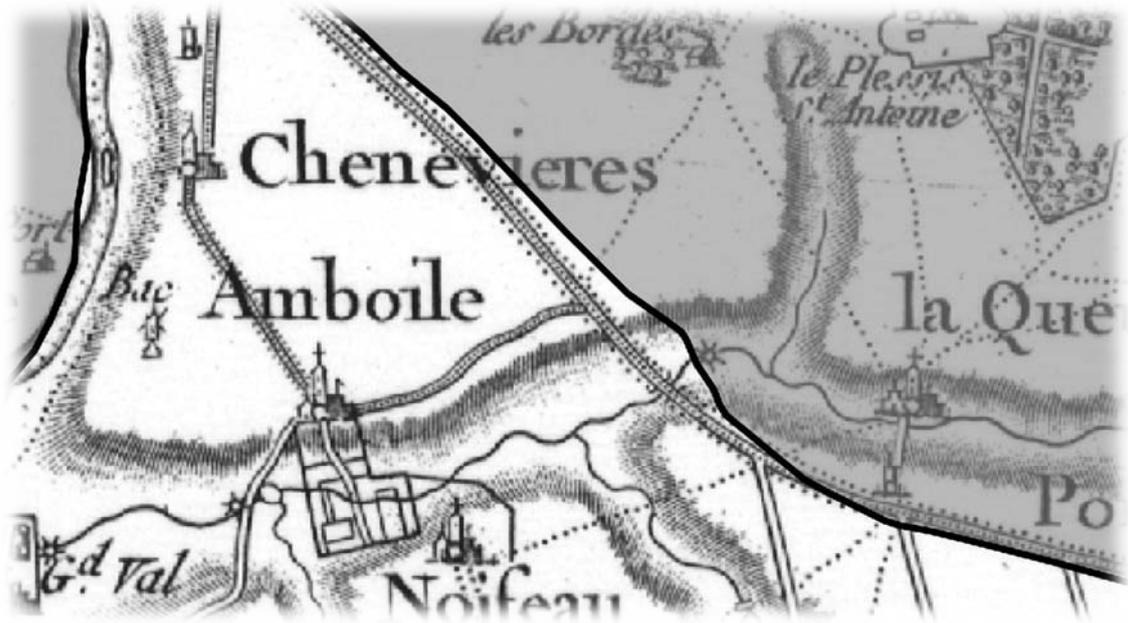
Cadrage ouest XIX<sup>e</sup>



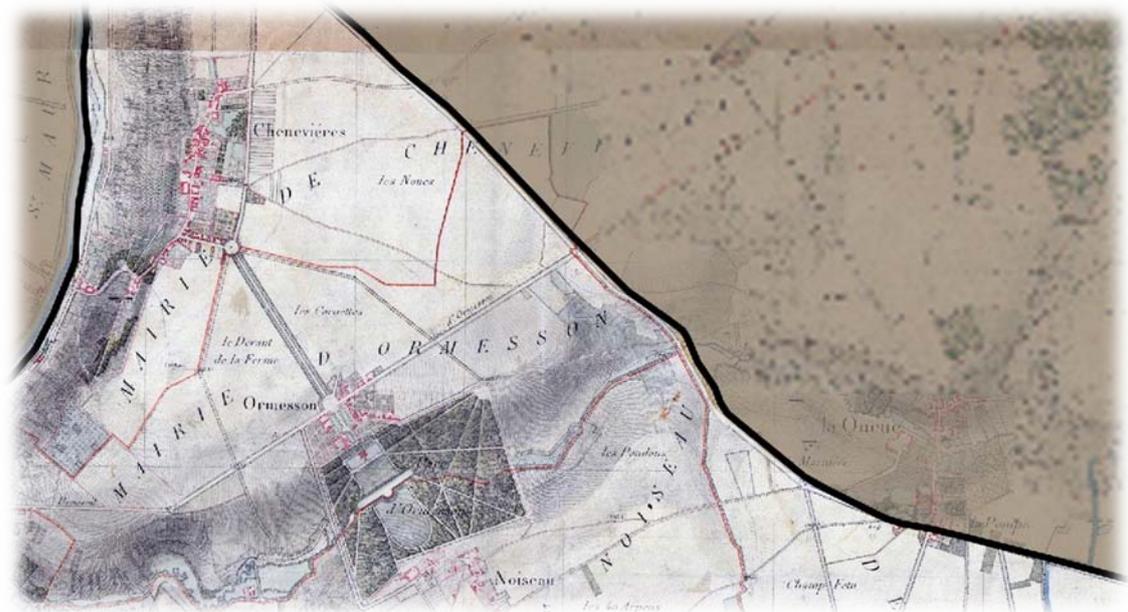
Cadrage ouest état actuel

Le tracé du centre de Bonneuil est resté le même. La rivière de Morbras visible sur la carte du XVIII<sup>e</sup> est canalisée une première fois au XIX<sup>e</sup> et existe encore aujourd'hui, son tracé ayant été légèrement modifié. Le château de Petit Val existe encore aujourd'hui ainsi que celui du grand Val. Des rues à leurs noms en témoignent de part et d'autre du centre historique de Sucy.

Cadrage B : nord



Cadrage nord XIII<sup>e</sup>



Cadrage nord XIX<sup>e</sup>



Cadrage nord état actuel

Après avoir disparu de la carte au XIX<sup>e</sup>, le nom d'Amboile refait son apparition dans le tracé contemporain. Le château d'Ormesson bâti à la fin du XVI<sup>e</sup> reçu ce nom lorsqu'il quitta la famille d'Amboile à l'occasion d'un mariage entre les deux familles en 1640. Le tracé urbain du centre de Chenevières conserve presque en tous points celui de la ville du XIX<sup>e</sup> notamment les rues Charles de Gaule et Châteaubriand qui en constituaient l'axe principal. Noiseau s'est déplacée vers le nord tandis que son tracé ancien a pris le nom de 'la Briqueterie'.

Cadrage C : sud



Cadrage sud XVIII<sup>e</sup>



Cadrage sud XIX<sup>e</sup>



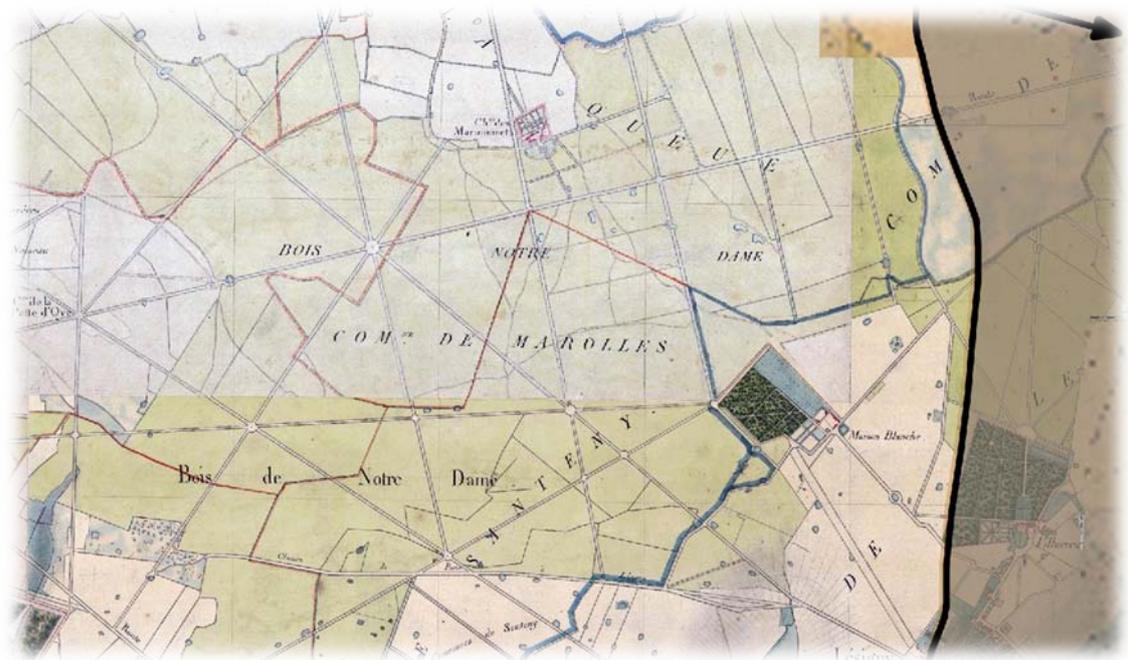
Cadrage sud état actuel

Les communes de Marolles, Santeny et Servon se sont développées suivant leur tracé historique. Le château de Villemenon qui s'établit probablement à la fin du XVIII<sup>e</sup> a conservé son tracé. Des bassins ont été aménagés le long du cours d'eau qui traverse la commune de Servon. On distingue en haut à droite la ville de Lésigny dont on peut supposer que le passage de la francilienne ait quelque peu entravé le développement.

Cadrage D : est



Cadrage est XVIII<sup>e</sup>



Cadrage est XIX<sup>e</sup>



Cadrage est état actuel

Le bois de Notre-Dame a traversé les siècles et peu de modifications sont visibles sur cette frange du territoire. Il semble que la ville-territoire n'étende pas ses tentacules jusqu'ici. Le domaine de la Maison Blanche a conservé à peu de choses près son tracé du XIX<sup>e</sup> hormis l'ajout d'une grande demeure (probablement à la fin du siècle). Le château des Marmousets est lui aussi toujours présent aujourd'hui.

Il manque à ce court descriptif la mention du château de Gros-Bois ainsi que de son généreux parc boisé qui constituent une survivance de l'histoire du lieu ainsi qu'un repère dans ce paysage entre urbanité et ruralité.

Après cette évocation des éléments à partir desquels cette partie de la subagglo s'est développée on trouverait sans doute logique de conclure sur l'importance de la conservation de tels vestiges. Promouvoir la valorisation des monuments historiques à travers leur conservation en l'état voire leur restauration lorsqu'ils sont décrépis semble l'issue légitime d'un intérêt pour l'histoire urbaine et patrimoniale.

Cependant les discours historisants conduisent souvent à l'étalement urbain en raison des zones et sites protégés qu'ils préconisent de préserver. En cherchant bien, peu de sites sont sans histoire et il faudrait s'éloigner beaucoup pour trouver des terrains dont aucun château ni aucun élément remarquable n'empêche un développement urbain à la mesure des besoins que connaît aujourd'hui l'agglomération parisienne.

Sans aller dans le sens d'un étalement urbain généralisé qui ne laisserait plus de respiration à ses habitants, l'idée d'une réappropriation plus ancrée dans la réalité urbaine contemporaine

pourrait toutefois paraître légitime. Il y a peut-être dans ce refus d'un mode de vie parfois effrayant que l'on associe aux grandes villes une forme de nostalgie des formes urbaines du passé et de l'échelle 'plus humaine' qu'on lui reconnaît. C'est du moins l'idée que pourrait sans doute nous souffler Antoine Picon. Dans son livre 'La ville territoire des cyborgs' (Les éditions de l'imprimeur, mars 1998) il écrit :

*« La fiction d'une nature indépendante de l'homme, comme chimiquement pure, à laquelle se raccrochent de nombreux écologistes ne constitue jamais qu'une forme particulière de nostalgie. La mouvance écologique véhicule bien d'autres fictions nostalgiques, à commencer par celle d'un « bon vieux temps » fait d'une multitude de cultures locales respectueuses de l'environnement et des véritables besoins de l'homme. Les écologistes oscillent du même coup entre la revendication d'une gestion globale de la planète et l'apologie du repliement sur soi des pays d'antan. De façon similaire, on les voit hésiter entre une forme sophistiquée de technocratie et un retour à des valeurs traditionnelles qui passerait par le refus de toute technique de pointe. Les plus nostalgiques d'entre eux prolongent ces ambiguïtés en rêvant de villes à la campagne et de confort sans nuisance. Ils regrettent la mixité sociale et fonctionnelle des cités anciennes, mais ils ne sont pas prêts pour autant à accepter l'agitation d'un atelier qui s'installerait à leur porte. Ils critiquent le caractère aseptisé de ces villages où l'on ne trouve plus que des résidences secondaires rénovées et fleuries, mais le bruit des tracteurs et l'odeur des engrais les dérangent. Engluée dans ces contradictions, plus tenace que tous les raisonnements, l'écologie pour cyborg a bien du mal à affirmer sa spécificité.*

*En admettant même qu'elle y parvienne un jour, il n'est pas sûr que cette écologie soit capable de s'émanciper de toute forme de nostalgie. Car la nostalgie a des racines plus profondes que l'inquiétude ressentie devant l'instabilité du présent et les incertitudes de l'avenir. Elle se nourrit aussi du regret lancinant des valeurs communautaires. La solidarité ne remplace jamais tout à fait la communauté. Soupçonnée de n'être qu'utilitariste, même si elle vient prolonger sur un mode technicien l'instinct de survie de l'espèce, elle semble dépourvue du caractère authentique que revêt l'appartenance à une communauté.*

*Les contradictions auxquelles conduit la nostalgie tiennent souvent au désir de s'immerger dans un cadre de vie communautaire tout en conservant l'autonomie permise par les techniques modernes. Le succès du terme village appliqué pêle-mêle à des ensembles commerciaux, à des sites de vacances et à des groupes de discussion et d'échange sur l'Internet reflète la persistance de cette ambition d'appartenir à une communauté formée d'individus, une ambition par avance vouée à l'échec. Les sectes religieuses que l'on voit fleurir aujourd'hui dans les pays industrialisés, en contrepoint de l'isolement croissant qui y règne, et qui constituent probablement les formes contemporaines de sociabilité les plus proches des modes de*

*fonctionnement communautaire du passé, refusent généralement à leurs membres la qualité d'individus autonomes.*

*Si l'image du village cristallise la nostalgie, celle de la ville territoire attise l'inquiétude. Car c'est en ville que se joue le destin des cyborgs en puissance. Lieu par excellence de solidarité, la ville est aussi porteuse de la menace de sa dissolution. Moins authentique que le sentiment communautaire d'antan, la solidarité paraît aussi plus précaire. Construite et entretenue, artificielle ainsi qu'en témoigne la présence de la notion de contrat depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle pour caractériser ses versants politique et économique, elle semble susceptible de se défaire brutalement. D'où le sentiment de fragilité des significations et des valeurs collectives caractéristique des sociétés industrialisées. De la peur suscitée par la lutte de classes à celle que fait naître la perspective d'une crise du « lien social » sous l'effet conjugué du libéralisme et de l'émergence de nouvelles formes de pauvreté, la hantise de la désagrégation a toujours trouvé son terrain d'expression privilégié en ville.*

*Énigmatique, difficilement contrôlable, la ville territoire se prête à toutes les hypothèses concernant le devenir de la solidarité. On peut imaginer que celle-ci se dénoue. La fragmentation du tissu urbain ne serait dans ce cas que la traduction spatiale d'un processus de dissolution autrement plus radical. En compromettant le devenir cyborg de l'homme, celui-ci menacerait jusqu'aux fondements des sociétés industrielles. Mais on peut aussi supposer que la solidarité ne fit que changer de visage. L'organicité retrouvée de la ville, si déconcertante soit-elle, vient à l'appui de cette seconde hypothèse. À la fragilisation croissante des individus, à laquelle semble faire écho la fragmentation urbaine, s'opposent des tendances à l'intégration dont la ville constitue le cadre. Tendance à l'intégration sur le lieu de travail, par exemple, avec le développement des réseaux d'information et les nouveaux types de coopération industrielle qui viennent remplacer l'organisation taylorienne de la production, tendance à l'intégration culturelle avec le succès planétaire du modèle américain, du cinéma aux modes vestimentaires. Des formes de solidarité inédites s'ébauchent peut-être au sein de la ville territoire.*

*Une telle perspective a de quoi déranger les tenants d'une anthropologie naturaliste, peu enclins à voir se reconstituer la solidarité nécessaire au devenir cyborg de l'homme. On peut juger en effet ce devenir néfaste et croire que son arrêt est seul susceptible de rendre l'être humain à sa véritable nature. De Hannah Arendt à Jacques Ellul, les condamnations du système technicien n'ont pas manqué au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler. Mais le propre de l'homme ne comprend-il pas la capacité à donner naissance à des machines sans cesse plus performantes, la tendance à se les approprier intimement, jusque dans sa chair, tout en leur faisant jouer un rôle de régulation sociale ? Les machines ne sont jamais totalement extérieures à l'homme dans la mesure où il les a tirées de son esprit, qu'elles*

*lui sont d'un usage aussi quotidien que ses membres, et qu'elles lui servent à stabiliser les relations qu'il entretient avec ses semblables en les plaçant sous l'égide d'impératifs comme la solidarité. Si sophistiqués soient-ils, et quel que soit le degré d'intégration du vivant et de la machine qu'ils présentent, les cyborgs demeurent des hommes. »*